





# LA FABRIQUE DU MONDE



SOPHIE VAN DER LINDEN



LA FABRIQUE  
DU MONDE

roman



BUCHET \* CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.  
ISBN : 978-2-283-02647-2

*À toi.*  
*À toi seul.*



Sortir, en une propulsion due au seul souffle de la liberté. Puis courir, la vie en dépend, toute et à jamais. Droit devant, vers la nature, l'inconnu, à toute force.

Les pieds à nu dérapent sans douleur sur pierres et arbustes tandis que bras et jambes font des mouvements insensés. Dévaler la pente, en fuite, urgemment. Dévaler des heures durant, dévaler à se damner.

Peu à peu le terrain se redresse et se clarifie. Une chaleur et une lumière plus irradiantes que le soleil même freinent la progression et la ralentissent jusqu'à l'arrêt. Aveuglement. Impuissance totale.

Terrassée, écartelée, affaissée toute. Cela aurait dû être la fin.

De la brume sourd de terre. L'intensité baisse, fait rouvrir les yeux. Le décor réapparaît et défile. Premiers arbres, premiers bois. Et la forêt, majestueuse. Ronces et fougères accrochent, entraînent et retiennent, indolores écorchures. Puis le mouvement se fige, brusquement mais souplement. Silence opaque.

La lumière du soleil maintenant filtrée pointe, verticale, dense, pesante. Elle entraîne depuis les frondaisons délicatement ouvragées quantité de matières qui retombent entre les troncs imposants.

Du sol, une odeur s'élève. Une odeur construite, singulièrement parfumée, envoûtante. Si l'on s'en approche, elle se disperse puis revient dans toute sa matérialité, oppressante, écœurante. Elle semble se frayer un mystérieux chemin jusqu'au cerveau qu'elle enserre et pique de ses dards invisibles, douloureux. Les fleurs se

déploient, abondantes, enserrent, font succomber.

Réagir vigoureusement pour les chasser, retrouver le calme souverain du sous-bois.

Ses feuillages, ses fougères, son silence.

Là-bas, entre les arbres, une silhouette humaine, masculine, se détache, dos tourné.

S'approcher sans bruit, sans souffle. Pas à pas, très près. Jusqu'à la nuque. Chaude, palpitante. Éclairée et chauffée par le soleil. Grain de peau mordoré.

La saisir. La mordre et la lécher frénétiquement jusqu'à une surprenante extase. S'approcher encore toute. Se coller, se frotter, se fondre en ce dos.

Pleurer. Crier. Douceur et violence. Frôlements et enfoncements.

Un goût en bouche.



## II

*Qu'est-ce que tu as ce matin? Mei! Lève-toi!*  
Cette main qui me secoue, ce bruit, qu'on me laisse *on est toutes debout* et me recroqueviller, essayer de les ignorer *tu vas avoir des ennuis, tu ne te rends pas compte de l'heure qu'il est.* J'ouvre les yeux sur mon bout de mur. C'est fini. Des zones de plaisir finissent d'irradier mon corps, je reste immobile quelques secondes pour ne rien en perdre. Bientôt je me lèverai, me dirigerai vers les toilettes, m'habillerai, avalerai mes nouilles si j'en ai encore le temps, rejoindrai la file pour réciter à tue-tête ma promesse de labeur. Et retournerai à ma machine, pour toute une journée, encore une.

Jamais je n'ai fait un rêve pareil.



### III

Les pièces de tissu défilent dans la machine, manipulées par des mains qui ne sont autres que les miennes. À force d'habitude, de mécanismes répétés, elles ne m'appartiennent plus. Chemises d'homme. Blanches. Pour un client anglais. À expédier dans 4 jours. 900 pièces. Nouveau modèle, nouveau tissu, nouveau slogan dans l'atelier. *Votre ardeur au travail vous offre le meilleur des contentements.* Des slogans en forme d'horoscopes. Pourtant ce sont les phases de commandes qui rythment nos vies, et non celles de la lune. Toujours ce petit temps d'attente lorsque la découpe nous passe ses premiers ballots et que nous peinons à prendre le rythme. On y est maintenant. D'ici quelques heures, une fois que nous aurons cette coupe en

main, nous gagnerons encore des secondes sur le temps de réalisation. J'aime cette sensation que nous avons parfois, quand ça marche bien, de ne plus faire qu'un dans l'atelier. À l'unisson. Mais aujourd'hui, je décroche, je n'arrive pas à suivre... L'impression d'être directement passée du lit à la machine, mon corps toujours engourdi. Les copines du dortoir ont cru que j'avais encore mal au ventre. Problème de dos, nausées, yeux irrités... Dortoir ou dispensaire, il est parfois difficile de savoir. Mère disait toujours que j'étais solide comme un gars. Mais les gars ne sont pas tellement plus vaillants que nous quand il s'agit d'enchaîner les nuits blanches pour finir une commande. Sauf pour le ventre. C'est notre grande spécialité à nous, les filles, le mal de ventre. Petit à petit, je reprends pied. Je dois me concentrer sur les chemises. Comme chaque fois, je ne peux m'empêcher d'imaginer l'étranger qui portera la pièce que je suis en train de commencer. Cette chemise-là sera portée par un homme qui aime les jeans et qui fait de la moto. Un homme

aux cheveux un peu dorés. Mais pas trop clairs... Si ça continue, je vais faire comme Yuan qui, un jour, a glissé en douce un mot dans la poche d'un pantalon pour hommes, en pensant que le prince charmant qui le porterait trouverait le message et, hop, sauterait dans le premier avion pour venir la sauver. Est-ce qu'il leur arrive de penser à nous ?

Le contremaître rôde autour de moi ce matin. Trois minutes trente de retard expliquent cela. L'amende qui sera retenue sur mon salaire ne lui suffit pas. Il faut aussi qu'il me mette la pression en se tenant derrière moi. Je ressens avec gêne son regard sur mon travail, par-dessus mon épaule. Je perds mes automatismes et suis obligée de reprendre. *Attention à ce que tu fais.* C'est justement en ne faisant pas attention que je travaille le mieux, en laissant mes mains glisser dans la répétition, la fluidité du geste, en m'oubliant moi-même en quelque sorte, que je réalise mes pièces le plus rapidement. Dès que je me crispe, que je quitte mes

automatismes, je bute, j'accroche et dois reprendre. *Regarde la marge que tu laisses, tu veux ruiner l'entreprise avec tes gaspillages?* Je veux juste que tu me laisses tranquille, que tu arrêtes de te poster derrière moi. *Qu'est-ce que tu as? Si tu n'es pas capable tu t'en vas!* Il n'attend pas de réponse et passe son chemin. Je peux tenter de me concentrer et reprendre à mon rythme. Mais c'est vrai, mes gestes sont lourds. On dirait que quelque chose s'est dérégulé en moi et que je ne parviens pas à retrouver mes réflexes. Toutes, avec nos blouses, nos machines, nos mêmes postures, penchées sur l'ouvrage, on pourrait nous prendre pour des robots, mais là, j'en suis bien loin. Ça traîne un peu plus à chaque changement de couture. Je coince le tissu. Maintenant le fil se tend... Il a le dos tourné, j'en profite pour arrêter deux secondes la machine, me redresser et souffler. Je regarde les copines affairées. Une sensation étrange s'empare de moi, je trouve cela, cet atelier, nous toutes, ainsi, tellement bizarre... L'impression subite de ne pas faire partie de cet ensemble, l'envie sourde de le fuir... Comme

si j'avais le choix. Et si je l'avais eu, ne serais-je pas de toute façon partie de chez moi, tellement attirée par la ville? Dont je ne vois rien, au final... *C'est pas vrai, tu rêves ou quoi, tu n'es vraiment bonne à rien!* Je ne m'y attendais pas, je l'avais presque oublié. L'impression d'un coup de fouet. Je deviens rouge, les larmes me montent aux yeux. Comme une idiote. Ne pas craquer.



## IV

*Alors Mei, c'était dur aujourd'hui? Qu'est-ce que tu as? Chih-Nii est vraiment une amie. – Je ne sais pas, je dois couvrir quelque chose, je m'achèterai du fortifiant, ne t'inquiète pas, ça va. – Les filles, je vais chercher de l'eau chaude, qui vient avec moi? – Fiao, tu sors des toilettes? – Qui a vu mon haut bleu? – Attends, je me lave les cheveux! Hé, on pourrait demander à Lin de nous faire sa danse ce soir? – C'est pas vrai, tu as mis de l'eau partout! – Non, je suis crevée, trouvez-vous autre chose!*

Allongée sur ma couchette, la tête appuyée sur mon bras relevé, je repense à cette troupe de théâtre de marionnettes qui était passée par notre village, avec ses personnages de profil qui sautillent et se déplacent toujours sur la même ligne. Ici,

c'est pareil, ça va, ça vient, dans le mince couloir qui sépare nos lits, ça s'interpelle, se répond, le tout rythmé par les tongs qui font un de ces bruits, en raclant le sol puis en tapant le talon, on ne s'en rend plus compte, ce frotté-claqué, mais en fait on n'entend que ça. Les unes sont encore habillées, les autres déjà en pyjama, des fois ça se bouscule un peu, mais finalement, chaque soir, douze filles sortent de l'atelier, vont aux toilettes, et – c'est pratique, au même endroit – se débarbouillent dans leur seau. S'il n'est pas trop tard, elles lavent leurs affaires, les suspendent, se changent et puis s'amuse un peu. Quand elles en ont la force. *Alors, on pourrait demander à Mei de nous lire un passage de son roman ? – Oui, ça fait longtemps, on en était où déjà ? Il fallait que ça tombe sur moi ce soir. – Quand Jade le Joyau organise cette fête avec les soubrettes ? – Mais non, c'est après que Vase de Jade a pris une nouvelle épouse. Je n'y échapperai pas. Et puis j'ai envie de me faire pardonner ma distance d'aujourd'hui. Je soulève mon matelas, attrape mon livre et, non sans effort, me retourne et m'assieds sur le*

rebord du lit, enlève le marque-page et lance tout haut :

*Récit LVI*

*D'amour émue, une sœurlette connaît le chemin des amours. Un petit frère au cœur de glace, de frayeur, étreint jusqu'au cœur, puis retourne au monde infernal où elle saute le pas du Voile rouge.*

*Ça a l'air bien! – Attendez-moi, je ne suis pas prête!* Les frottés-claqués s'accélérent et, en un rien de temps, les onze sont assises sagement en face de moi, adossées aux lits, appuyées les unes contre les autres, visages fatigués, yeux cernés, mais avec le sérieux de qui est dans l'attente d'une histoire.



## V

C'est reparti pour les chemises blanches. Avec la pratique d'hier et le sommeil de cette nuit, je suis davantage dans le rythme aujourd'hui, mais le contremaître n'arrête pas de me tourner autour. Pour un petit coup de fatigue un matin, je deviens la bête noire de l'atelier. La Fortune tourne vite, on le dit assez. J'essaye pourtant de m'appliquer. D'autant que j'aime bien les chemises. La popeline est un tissu agréable, qui se tient bien, assez doux. *Oh! tu vas arrêter tes erreurs, oui?* Je n'ai rien fait de mal, il s'acharne vraiment. Tout l'énervement d'hier remonte d'un coup. Je pose les mains sur mes cuisses et souffle. *Tu te crois où?* Il me fait sursauter. Je croyais qu'il était parti. Ça me crispe le ventre. Je pose rapidement ma main dessus pour

étouffer la douleur. *Qu'est-ce que tu as, feignante!* En un bond, je suis debout, mon visage fait face au sien et je le fixe droit dans les yeux. La rapidité, la violence et l'audace de mon geste ont, pour une seconde à peine, fait cesser les machines. Je sens en moi une agressivité jamais connue. Yeux exorbités, visage tendu. Mais, comme je prends soudain conscience de la situation, c'est lentement, presque doucereusement, que je lui dis : *S'il vous plaît, monsieur le contremaître, sauf votre respect, laissez-moi travailler, je vous assure que je vais me reprendre, ça va très bien se passer, comme d'habitude.* Désarçonné, il ouvre la bouche, n'en sort aucun son, me foudroie du regard et tourne les talons. Personne ne se risque à le regarder et encore moins à me regarder, moi. Je me remets au travail. Je tremble un peu, mais j'arrive à me contenir. En risquant un regard, je me rends compte qu'il s'est retranché dans le fond de la salle. Il a un air tendu, mais reste dans la même allée à faire les cent pas. Cet énervement et cette peur mêlés m'ont donné un de ces coups de fouet!

Alors j'avance vite et enchaîne les coutures à un rythme soutenu. Wang n'a toujours pas bougé de son coin. Mes mains reprennent leurs droits et je souris intérieurement. Car ce qui vient réellement de se passer a failli m'échapper : il a définitivement perdu la face. Cet homme est un lâche et, par un coup du hasard, je viens de le dévoiler. Il est fini.

Pause déjeuner. On se dirige en file indienne vers la cuisine. Ça bloque dans les escaliers. Je suis en fin de queue, j'ai voulu finir ma pièce avant de me lever. Je ne pourrai pas rejoindre les autres dans le dortoir pour avaler mes nouilles. Tant mieux, je n'ai pas envie de parler aujourd'hui. J'engloutirai mon bol entre le comptoir de service et celui de la desserte. C'est comme un jeu, rester dans la file, avancer lentement et tout avaler entre le moment où l'on récupère son bol et celui où on fait la queue pour le déposer. Trente petits pas. Quinze coups de baguettes. Je croise tout de même Chih-Nii qui me souffle : *Mei! Qu'est-ce qui t'a*

*pris tout à l'heure? – Si je le savais je ne l'aurais pas fait. Mais c'est une affaire classée. – Il va être encore plus terrible maintenant, il ne va pas te lâcher comme ça, il va te faire des coups par-derrière. – Sûrement, mais il partira avant moi, ils vont le remplacer. Regarde-le, c'est un fantôme, il ne fait plus peur. Ignorez-le. Le temps qu'il nous en arrive un autre, vous serez tranquilles. – Tu es bien sûre de toi!*

## VI

La suite me donne raison. Le contre-maître ne fait plus que passer dans les allées, toujours aussi droit, rigide, en apparence sûr de lui, mais le fait qu'il ne s'arrête derrière personne montre que la peur a changé de camp. Du coup, les sourires furtifs et les œillades en coin s'en donnent à cœur joie. Il y a du soleil. Et une légère brise. Qui s'insinue dans l'atelier par les ouvertures des carreaux cassés et des montants déchaussés des fenêtres. Fermer les yeux quelques instants pour tenter d'en profiter. Ça y est, le cycle des saisons reprend. Un avant-goût de printemps pointe. Un avant-goût lointain, à peine un effleurement. Pourtant, son odeur si particulière est là. Un rayon de soleil frôle ma machine et projette sur le tissu des taches lumineuses

qui ondoient et teintent d'un jour nouveau l'ouvrage. C'est beau. Les pièces métalliques scintillent. Le rayon arrive maintenant sur mon visage. Il est si bon, si chaud, que je tente de garder la même position malgré mes gestes. Surgit alors le souvenir de la tête du bébé de ma cousine appuyée sur ma joue. Cette fois où j'avais quoi, onze ans? – nous l'avions gardée quelques jours pendant que sa mère allait à l'hôpital, en ville. Lorsque je l'ai portée la première fois, ses petites fesses nues, potelées, reposaient sur mon bras. Un océan de douceur s'était déversé en moi. Jamais je n'avais touché quelque chose d'aussi lisse et velouté, d'aussi chaud, que la peau de ce bébé. La nuit venue, elle dormait dans une caisse à côté de nous. Et je l'ai volée. Installée sous ma couverture, calée fort contre ma poitrine, elle a dormi toute la nuit dans mes bras, le haut de sa tête ronde et nue comme celle d'un bouddha, pressée sur ma joue. J'en ai lutté contre le sommeil toute la nuit. Lorsque sa mère l'a récupérée et ramenée chez elle le surlendemain, j'ai regardé ce petit paquet coloré s'éloigner

lentement sur le chemin, disparaître et réapparaître au gré des accidents du terrain, mais inexorablement rétrécir jusqu'à n'être plus visible. De longues minutes, je suis restée à fixer ce point au loin. J'ai su que se dévidait tout aussi lentement ce bonheur qui s'était répandu en moi. Une petite sœur. J'aurais tant voulu.

Vingt heures, on arrête. C'est l'avantage des débuts de commande, on termine à une heure correcte. Dans le dortoir, les copines sont en pleine forme, ragaillardies par l'ambiance de l'atelier. *Tu viens, Mei, on va traîner un peu au marché de nuit?* – *Non, non, pas ce soir, je suis fatiguée, allez-y, amusez-vous.* Elles me croient malade. Mais rien de tout cela. Je veux juste me retrouver seule, retourner me coucher, m'endormir, et revenir à mon rêve d'hier.

